LIÈGE – SÉRIE SUR LES BACKPACKERS LIÉGEOIS 5/5

Six mois en voiture à deux en Australie

Benoit et Kim : « Ça devenait vraiment long

L'Australie est magnifique à découvrir. C'est pourquoi les jeunes qui optent pour le Working Holiday choisissent souvent d'acheter un véhicule pour réaliser un road trip. Ils suivent les côtes et font ainsi le tour du pays. Si l'aventure semble alléchante, elle est surtout éprouvante car les conditions de vie peuvent être très difficiles.

Kim Neser, 26 ans, et Benoît Goffard (28 ans) travaillaient comme infirmiers à l'hôpital de Herstal avant d'entreprendre leur voyage. Amoureux de leur métier, c'est la soif d'aventures qui les pousse à se lancer. « On en avait marre de louer, on voulait acheter une maison », explique la jeune femme, « alors pour l'Australie c'était maintenant ou jamais ». Les deux jeunes, en CDI, rendent alors leur démission et arrivent en février 2019 à Sydney.

Comme beaucoup d'autres, ils veulent partir en road trip et vont acheter un véhicule. Une étape qu'ils décrivent comme stressante car il est difficile de savoir si le compteur kilométrique est trafiqué ou non. Les deux Liégeois tombent bien. Avec leur voiture, ils parcourront près de 30.000 kilomètres.

C'est début mars que leur road trip commence. Et leur toute première idée est de se rendre à Cairns, située à environ 2.600 kilomètres de Sydney.

« On se disait au début qu'on n'allait pas faire tout le tour de l'Australie car on avait comme idée que c'était trop dangereux. En fait, il faut juste bien se préparer ». C'est ainsi qu'ils resteront six mois dans leur voiture.

Les deux Liégeois dormaient dans une tente qu'ils avaient aménagée sur le toit de la voiture. © KH

DEUX DEGRÉS CERTAINES NUITS

Il faut un peu de temps à ce couple pour s'adapter à cette nouvelle façon de vivre un peu « l'un sur l'autre ». Pour dormir, ils montent une tente sur le toit de leur voiture. Ils relient aussi le frigo à l'allume-cigare.

Les conditions sont rudes, surtout en hiver et c'est soulagé que le couple arrivera au terme de son road trip à Melbourne (à la pointe sud de l'Australie) vers la fin de l'année. « En hiver, il faisait trop froid dans la tente, deux degrés certaines nuits et à peine une dizaine de degrés la journée. Pendant trois semaines, on a dormi sur les sièges de la voiture », confient d'ailleurs les deux jeunes, « ça devenait long, on a même sauté des étapes sur la fin ».

Pour eux, ce voyage a été une belle expérience de vie : « On a appris à relativiser, on se contentait de rien, on ne stressait pas pour des trucs pas importants, on a moins peur de l'inconnu et on est capables de s'adapter », estiment ces deux anciens étudiants de l'Helmo pour qui le périple s'est déroulé sans véritable accroc.

Pour éviter d'éventuelles difficultés, le couple s'est bien préparé. Ils ont, par exemple, changé la courroie de distribution pour éviter qu'elle ne lâche en plein milieu de nulle part. « Au début, on avait surtout peur des serpents et des araignées », racontent-ils, « mais le véritable danger, c'est que le véhicule tombe en panne ». Là-bas, les distances entre les villes sont longues et certains endroits sont dépourvus de réseau de téléphonie. D'où l'intérêt de signaler à ses proches où l'on compte se rendre.

Partis avec l'idée de voyager et de découvrir, Kim et Benoit ont travaillé six semaines dans une petite ville minière. Et à Melbourne dans des restaurants. De quoi amortir les coûts de ce voyage pour lequel ils auront dépensé près de 12.000 euros, surtout en carburant et dans l'entretien du véhicule.

Ce 5e volet clôt notre série de reportages sur les difficultés que rencontrent les backpackers liégeois en Australie. Ce projet a bénéficié de l'aide au fonds du journalisme de la FWB.

LAURENT CAVENATI

EN CHIFFRES

★60 %

Selon le dernier rapport de l'office du tourisme, près de six backpackers sur dix possédaient un emploi avant d'entreprendre leur voyage. Seul un sur quatre était toujours aux études.

★6.400 €

C'est la somme moyenne qu'ils dépensent. Les détenteurs d'un visa vacances-travail sont une aubaine pour le pays car « ils restent plus longtemps, dépensent plus et se dispersent beaucoup plus en comparaison avec d'autres cibles ».

★151 jours

C'est la durée moyenne de leur séjour. Près d'un sur cinq visite au moins huit lieux différents.

Diego veut rester en Australie: « Il n'y a plus rien pour moi en Belgique »

Vivre dans une voiture pour éviter les arnaques

Âgé de 31 ans, Diego Filippozzi est un véritable baroudeur. A l'exception de l'Antarctique, le Sérésien a bourlingué sur tous les continents dans le cadre de ses études, son ancien travail ou pour satisfaire sa soif de découverte. C'est donc en voyageur expérimenté que le trentenaire arrive sur le vaste continent australien en septembre 2018 à Melbourne avec sa compagne. En entreprenant ce voyage, Diego a les idées claires: il part dans l'optique de travailler et va tout de suite tout mettre en œuvre pour effectuer ses 88 jours en ferme afin de rester une 2e année.

Les deux jeunes voyagent aussi dans des conditions précaires: ils vivent dans leur véhicule et pour se laver, il faut parfois recourir au système D (lingettes de bébé, douches portables à l'énergie solaire). Le littoral et les plages australiennes sont bien équipées en sanitaire mais la majorité des douches sont froides et en extérieur. Ce mode de vie n'a pas que des désavantages: cela leur permet de réaliser d'importantes économies au niveau du logement et d'éviter d'avoir affaire à ce qu'il appelle « la mafia des hôteliers », des intermédiaires qui ont mis en place un système qui oblige les backpackers à louer leurs chambres en échange d'un travail en ferme. «Une forme de racket», met en garde Diego.

Malgré les désagréments, Diego prend conscience petit à petit que sa place se trouve là-bas. Mais pas sa compagne. Au bout de sept mois, le couple se brise: « Elle est rentrée en Belgique, on ne regardait plus ensemble dans la même direction », raconte ce détenteur d'un bachelier en commerce extérieur qui s'est bien adapté à cette vie nomade et au travail en ferme. « Je compte rester après en Australie, je suis plus épanoui ainsi », confie cet ancien responsable des achats pour une grande chaîne de supermarché espagnole, « dans mon ancien boulot, je devais être disponible 24h/24, je ne vivais plus. Ici, il y a une certaine qualité de vie, le soleil, les paysages... » Mais le plus important pour lui, « c'est ce sentiment de liberté ». Et de conclure: « Il n'y a plus rien pour moi en Belgique ».

L.C.

Diego s'est adapté à sa nouvelle vie de nomade. © DF

Herstal – Économie

La France commande plus de 2.600 fusils Scar à la FN Herstal

La ministre française des Armées, Florence Parly, a confirmé lundi l'achat à l'entreprise belge FN Herstal de « plus de 2.600 nouveaux fusils de précision » pour les tireurs d'élite de l'armée française.

La ministre a annoncé dans un communiqué la commande par la Direction générale de l'Armement (DGA, dépendant de son ministère) de 74.596 pistolets semi-automatiques (PSA) pour un montant de 44 millions d'euros à la société autrichienne Glock (pistolet et capacité d'aide à la visée nocturne) qui s'est alliée aux sociétés Sellier et Bellot (munitions) et UTM (kit d'entraînement).

C'est le modèle Glock 17 G5 qui a été retenu, a précisé le site spécialisé Ligne de défense du journaliste Philippe Chapleau.

Selon Mme Parly, l'adoption de ces nouveaux pistolets semi-automatiques s'inscrit dans une volonté plus large de nouveaux « petits équipements » destinés aux forces françaises.

Elle cite ainsi l'arrivée des fusils d'assaut HK416F de la firme allemande Heckler &amp ; Koch, dont 12.000 exemplaires doivent être livrés entre 2017 et 2020 et le début des livraisons en 2020 d'un nouveau fusil de précision (SCAR, Special Combat Assault Rifle) pour les tireurs d'élite français.

Le « FN SCAR®-H PR ». © FN

Plus de 2.600 de ces armes individuelles, fabriquées par la FN Herstal, seront livrés d'ici fin 2021, souligne la ministre, qui ne fournit aucun montant pour cette commande. Il s'agit, selon des spécialistes, de SCAR-H PR (Precision Rifle) de calibre 7,62×51 mm.

La FN Herstal s'est associé à l'entreprise flamande OIP Sensor Systems, basée à Audenarde, pour les systèmes d'optique et de visée. Le montant du contrat n'est pas connu, mais on estime le prix d'un tel fusil de précision entre 5.000 et 6.000 euros.

BELGA